

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ABEILLE MEDICALE

Journal de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal,
de l'Hôpital Hôtel-Dieu, de la Maternité Ste. Pélagie
et des Dispensaires.

THS. E. D'ODET D'ORSONNENS, M.D., *Rédacteur-en-chef.*

Vol. I.

FÉVRIER 1879.

No. 2.

Nous sommes heureux de pouvoir dire dès le second numéro même de notre publication, que le sort de notre journal est déjà assuré ; en effet de tous côtés, nous recevons les chaleureuses manifestations de la plus vive sympathie. Les membres les plus distingués de notre clergé, avec leur zèle ordinaire pour promouvoir la science, ont été pour ainsi dire les premiers à nous envoyer leur souscription ; des noms d'avocats, de notaires, bien placés dans la société, figurent aussi sur la liste de nos abonnés ; la haute finance, le haut commerce ont bien voulu s'occuper de notre œuvre. Ce support, cet encouragement, en dehors même de la Profession Médicale, sont bien propres à nous dédommager de nos peines, et nous prouvent surtout que nos compatriotes les plus intelligents savent apprécier notre Ecole et tous les sacrifices et les labeurs que ses Professeurs s'imposent tous les jours ! Nous les prions donc d'accepter l'expression de notre sincère reconnaissance, et celle-ci sera pour nous un nouvel aiguillon pour stimuler davantage notre énergie, et ce support moral de la part des classes les plus élevées de nos concitoyens allégera de beaucoup le fardeau de notre travail !

Mais que dire du corps médical ?

Comment reconnaître l'empressement avec lequel les anciens élèves de l'École de Médecine ont accueilli le journal de leur *alma mater* ?

Il faut lire les lettres qu'ils nous ont adressées, dès la réception de notre prospectus, ou celles qui nous parviennent encore chaque jour, pour juger de l'accueil qu'ils ont fait à l'Abeille médicale. Les élèves mêmes, qui suivent les cours en ce moment, non-seulement se sont empressés de s'abonner au journal, d'en payer le prix d'abonnement, mais malgré tous leurs travaux, ils en ont été les premiers collaborateurs ! Que ne peut-on pas espérer d'une jeunesse si studieuse ?

Déjà des médecins de campagne nous ont aussi adressé le fruit de leur travail, que nous serons heureux de reproduire et pour lequel nous les remercions, en leur exprimant l'espoir de voir figurer souvent leurs écrits sur l'Abeille.

Mais pour donner une idée plus juste de l'accueil fait à notre journal par la profession médicale, qu'il nous soit permis de donner, au hasard, la dernière lettre que nous avons reçue ; elle réflète toutes les autres.

Monsieur le Rédacteur,

Je viens de recevoir votre journal intitulé *l'Abeille Médicale*, et malgré, que le temps ne m'ait permis de le parcourir qu'une seule fois, je m'empresse cependant, de vous remercier cordialement pour son envoi ; tout en vous assurant de mon faible mais dévoué concours.

Qu'il me soit permis, Monsieur le Rédacteur, d'offrir à vos collaborateurs et à vous, mes plus sincères félicitations pour l'heureuse idée qui a présidé à la fondation de ce journal médical : tous ceux qui, comme moi, ont eu le bonheur d'appartenir à l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal ; tous ceux qui ont eu l'avantage de connaître et d'apprécier les nobles et brillantes qualités de ses érudits professeurs ; tous ceux enfin, qui ont puisé à ses sources si fécondes et si pures, les secrets de la vie et de la mort, sauront, j'en suis

sûr, apprécier à leur juste valeur vos efforts, pour fonder un journal médical destiné à faire un si grand bien, surtout à nous, jeunes médecins, en nous mettant au courant des progrès et des découvertes nouvelles de l'art médical : aussi, c'est avec un vif plaisir, que je m'inscris au nombre de vos abonnés.

Me pardonnerez-vous, Monsieur le Rédacteur; si je prends la liberté de vous dire qu'entre tous les délicieux produits de "L'Abeille," (No. premier), celui que je savoure le plus, c'est la noble et énergique protestation des estimés professeurs de l'École, contre les accusations lancées à leur face. Je profite de l'occasion pour le dire ; plusieurs de mes confrères et moi nous avons toujours vu, avec peine, les manifestations hostiles de ceux qui veulent, à tout prix, détruire une œuvre aussi ancienne et qui a rendu de si grands services à la profession; et nous n'avons qu'une seule voix pour acclamer votre fermeté, votre courage et votre dévouement pour conserver et défendre le vieux drapeau, qui, depuis près d'un demi siècle, flotte triomphant à l'ombre du Mont Royal. Oui, ce serait avec une véritable douleur, que nous verrions notre glorieuse Alma Mater tomber dans l'oubli ; aussi, malgré le superflu et l'indélicatesse de ces paroles, nous ne pouvons nous empêcher de vous solliciter de continuer votre ferme et active vigilance à l'œuvre qui vous a déjà coûté tant de sacrifices.

Espérons que le journal que l'École vient de fonder, de même que le produit de son homonyme, adoucira, par ses délicieux articles, le fiel de nos voisins. Allons ! tardive "Abeille," ta tâche n'en sera qu'un peu plus lourde, car, dans les longues années qu'il te reste à butiner, il ne faudra pas oublier ceux que la faim rend avides de ton savoureux butin.

Avec respect, Monsieur le Rédacteur,
Votre ancien élève, etc.,

L. P. FISET, M.D.

SHAWENEGAN, Com. St. Maurice, 28 février, 1879.

ASCÉTISME ET PATHOLOGIE. (1)

Un médecin, dont nous avons oublié le nom, écrit que "le tempérament hystérique est le tempérament affectueux." Le tempérament affectueux, grâce au ciel, est celui d'une bonne partie du genre humain, de la meilleure. On jugera sans doute que la disposition à l'hystérie a moins d'étendue. Nous ne croyons pas même que l'on doive donner comme base première à cette névrose un système nerveux d'une sensibilité exceptionnelle. La finesse, la délicatesse des sensations, qui n'en est pas la violence, est une qualité précieuse, dont la privation mène à la stupidité. Ne serait-il pas étrange que la perfection des organes de la sensibilité, d'où dépend la perfection même de l'intelligence, c'est-à-dire de la nature humaine, fût un germe de maladie ? que des sens lourds, obtus et grossiers, fussent seuls en harmonie avec l'état de santé ? Briquet a vraiment défini le tempérament hystérique, lorsqu'il a marqué les conditions subjectives de l'hystérie. Ces conditions, on s'en souvient, sont au nombre de deux : une aptitude extraordinaire des nerfs à éprouver vivement les impressions douloureuses, est la première, et une difficulté également très grande à réagir contre ces impressions, constitue la seconde. Ces deux éléments sont essentiels ; l'un ne suffit pas sans l'autre ; mais quand ils se rencontrent, la névrose, pour se produire, n'a plus besoin que d'une cause proportionnée. Tel est le tempérament hystérique, d'après les données mêmes de la science.

Le tempérament ne s'acquiert pas, il est inné ; mais il est des procédés qui en développent les tendances, il en est aussi qui les modèrent et en empêchent les effets. Or, l'ascétisme

[1] Landouzy. *Traité complet de l'hystérie*, Paris, 1846. — Briquet. *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie*. Paris, 1859. — Bermutz. Art. *Hystérie*, dans le *Nouveau dictionnaire de médecine et de chirurgie*. Paris, 1874. — Morel. *Traité des maladies mentales*. Paris, 1855. — Camille Sée. *L'Alimentation et les anémies*, dans la *Revue scientifique*, t. III. — Claude Bernard. *La science expérimentale*. Paris, 1878.

est-il une cause qui développe, ou bien une cause qui modère et contient le tempérament hystérique ? Voilà ce qu'il faut rechercher maintenant. Le passage suivant de Landouzy, d'ailleurs fort instructif, va nous indiquer la direction que nous devons donner à nos recherches.

Après avoir décrit la disposition nerveuse qui, d'après lui, prépare l'hystérie, ce savant continue de la sorte : " Tout ce qui tend à augmenter ce genre spécial d'impressionnabilité devra donc prédisposer à l'hystérie. Ainsi n'avons-nous pas besoin de citer ni l'oisiveté, ni la vie et les professions sédentaires, ni les bals, ni les spectacles, ni les concerts, ni cette coquetterie que la jeune fille suce avec le lait, ni la culture prématurée et immodérée des arts expressifs et surtout de la musique, ni cette littérature passionnée et flétrissante des romanciers, ni le *mysticisme religieux* qu'on substitue trop souvent à la religion, ni l'abus des parfums, ni l'usage des boissons excitantes, du café, du thé, de la vanille, etc., ni un régime alimentaire trop succulent et trop substantiel relativement aux habitudes inactives de la plupart des jeunes filles ou des jeunes femmes, ni enfin, les *jeûnes prolongés* qui diminuent la résistance de la constitution aux agents de l'excitation nerveuse."

Ce passage contient des conseils assurément louables. Mais " le mysticisme religieux " et " les jeûnes prolongés " sont-ils ici bien à leur place ? Et d'abord comment conçoit-on l'influence du " mysticisme " sur l'hystérie ? Il est permis de croire que, d'après Landouzy et ceux de son opinion, la piété favorise et nourrit une certaine tendresse de sentiments qui agit d'une manière fâcheuse sur les nerfs de la sensibilité. Morel semble résumer tous les soins préventifs que recommandent ses confrères, dans " l'attention d'éviter tout ce qui peut éveiller les sentiments trop affectueux " ; et il appelle " la suraffectivité " la " mère de l'hystérie." Le premier danger que présenterait l'ascétisme serait donc d'accroître, par l'habitude des sentiments tendres, la susceptibi-

lité des nerfs et de les disposer ainsi à ces impressions douloureuses qui, d'après Briquet, sont le point de départ des attaques hystériques. Le second danger est corrélatif du premier : il se rencontre dans " les jeunes prolongés " en honneur parmi les ascètes. En effet, tandis que l'exercice des sentiments affectueux accroît la délicatesse des nerfs, les longues abstinences, affaiblissant l'organisme, diminuent le pouvoir de réagir contre les impressions douloureuses. L'ascétisme favoriserait donc l'hystérie en secondant à la fois les deux dispositions subjectives qui sont la racine de cette maladie nerveuse.

Nous donnons ici à l'accusation toute sa force. On va voir quelle en est la valeur. Une connaissance plus complète des pratiques religieuses et une analyse mieux conduite des phénomènes psychologiques et physiologiques auraient épargné à des hommes instruits la faute de récriminations injustes. Mais, pour épuiser notre sujet, nous devons examiner un troisième grief, jadis le plus considérable. Les anciens médecins enseignaient que " l'hystérie était l'apanage presque exclusif de la continence." Cette doctrine était une grosse injustice et, de plus, un principe d'immoralité. Elle est agonissante aujourd'hui, mais pas encore morte. Nous montrerons qu'elle n'a plus aucun droit à la vie.

I

L'homme est affectueux ; l'animal l'est aussi. Considérées dans l'organisme, dans leur sujet matériel, les affections sont, au fond, les mêmes dans l'homme et dans l'animal ; l'émotion nerveuse est, des deux côtés, un phénomène identique. Mais certes, on l'oublie trop, surtout dans les chaires de médecine, l'homme n'est pas un simple animal, même dans sa partie sensible. Le principe qui l'anime le met dans des conditions d'ordre supérieur. En présence des émotions qui le sollicitent, le pouvoir de réfléchir dont il est doué lui permet de les juger, de les apprécier, de les comparer avec la loi

morale, avec sa dignité propre, avec des fins raisonnables. Après cette épreuve, son libre arbitre lui donne le droit d'accueillir les émotions que sa raison approuve et de repousser celles que sa raison condamne. Mais il conserve toujours la faculté de fermer son cœur à la raison et de s'abandonner aux impressions sensuelles au lieu de les dominer. Que dis-je ? il a le triste pouvoir de plier sa raison au service de la sensualité. Alors l'homme se retire devant l'animal. Nous prions instamment qu'on veuille bien faire attention à cette double attitude. Là est la solution de la question présente. Le danger est tout d'un côté ; de l'autre, au contraire, tout est avantage.

Une expérience journalière apprend que les effets purement physiques de l'émotion sensuelle sont tout autres suivant que la raison les domine et les dirige, ou qu'elle en est dominée et leur obéit. Dans le second cas, on constate deux choses, l'une qui se rapporte à la sensation, l'autre qui se rapporte à la passion. Quand l'âme s'abandonne à la sensation, que la sensation, plaisir ou douleur, devient ainsi purement animale, l'émotion est accompagnée d'un trouble plus ou moins profond qui lui donne je ne sais quelle grossièreté et quelle violence brutale ; les nerfs alors semblent manquer d'un frein naturel et dépassent facilement la mesure. Mais la sensation laisse une trace en passant : c'est la passion, désir ou crainte, de ce qui a causé la sensation éprouvée. Or, l'expérience le prouve encore, la passion grandit, se fortifie avec une rapidité effrayante, quand on a le malheur de se laisser dominer par l'émotion animale. Après quelque temps de ce lâche abandon, la passion envahit toutes les puissances de l'âme et finit par les soustraire presque entièrement à sa direction. De là un état déplorable. Les émotions que la passion rappelle sans cesse et la passion que les émotions enflamment chaque jour d'avantage, ébranlent tour à tour, comme à l'envi et par des secousses de plus en plus anormales, le système nerveux, qui se détraque et qui donne lieu aux désordres pathologiques les plus graves.

Pourquoi ces résultats ? Croit-on que la nature soit ici en défaut ? qu'elle ait construit une machine incapable de manœuvrer ? Il n'y a jamais de lacune dans les œuvres de la nature, entre leur constitution et leur fin immédiate. Dans le pur animal, les émotions nerveuses sont réglées et appuyées par l'instinct, et c'est ainsi qu'elles s'accomplissent sans ébranler la machine qui les produit. Dans l'animal raisonnable, c'est la raison qui est donnée par la nature comme règle et appui des émotions nerveuses. L'animal raisonnable est raisonnable pour cela, et, quand il s'abstient d'user de sa raison pour ce but essentiel, il manque à sa nature et à son devoir. Car, il n'y a pas lieu d'en douter, la direction de la raison exerce une influence physique et physiologique sur les nerfs, laquelle les fortifie en même temps qu'elle leur épargne tout ébranlement exagéré et dangereux. C'est une vérité dont tout le monde est convaincu, et, certes, c'est une grande autorité que tout le monde. Ainsi, pour prévenir des effets nuisibles à la santé, on dit partout à celui qui *se laisse aller* à la douleur ou au plaisir : "soyez raisonnable." Ce n'est pas seulement un conseil d'abstinence que l'on donne par ces paroles, ni même toujours de modération ; c'est une invitation à juger sainement des choses et à leur permettre de produire l'impression qu'elles méritent, ni plus ni moins. On sait bien que tout est gagné si la raison se fait entendre. Quand ce pouvoir directeur s'exerce comme il doit le faire, quand la raison approuve ou commande, alors, qu'on veuille bien le remarquer, l'émotion peut croître en intensité sans péril : les limites normales de l'action nerveuse reculent. La preuve, c'est que, dans ces circonstances, on se sent toujours fort et maître de soi. Encore une fois, le péril est dans le trouble, dans l'obscurité que produit la raison en se retirant ; car alors le système nerveux s'affole, si je puis ainsi dire, ses tissus n'étant plus soutenus, les limites de son élasticité se rapprochent et ses vibrations les dépassent facilement pour le désorganiser. Voyez ce que fait la peur quand elle est subite, et même la joie quand elle n'est pas raisonnable : elles peu-

vent causer la mort. Au contraire, il n'y a pas d'exemple qu'une émotion approuvée par la raison ait eu le moindre accident fâcheux (1).

Appliquons maintenant cette doctrine, qui nous semble très-sûre. Parmi les conseils de Landouzy aux jeunes personnes, on a dû remarquer la condamnation des beaux-arts, c'est-à-dire de la musique, de la peinture, de la danse, etc. Tant de sévérité trouve sa justification dans les tendances de notre époque, où l'on semble rechercher avant tout l'émotion sensuelle. Cette recherche est, en effet, comme nous l'avons montré, un véritable danger. Mais les beaux arts ne sont pas de leur nature, enfermés dans des émotions sensuelles ; ces émotions en sont la honte et la corruption. Leur nature est d'exprimer le beau, d'offrir à la raison, sous une forme sensible, son objet propre, qui est la vérité ; car le beau c'est la fleur du vrai. Quand l'art reste fidèle à lui-même, il n'abaisse pas, il élève. La raison le pénètre ; il est un moyen très-efficace de former l'âme et même de la fortifier. Ceci soit dit pour montrer que la médecine n'a pas toujours la main délicate quand elle se permet de toucher aux questions de formation morale. Est-elle mieux préparée pour se mêler de formation religieuse ? C'est ce qu'il faut voir maintenant. Nous ne voulons défendre d'autre ascétisme, on le comprend que celui qui reçoit de l'Eglise ses règles et son esprit.

L'idéal de l'ascétisme chrétien, le but qu'il poursuit de tous ses efforts, c'est l'amour de Dieu pratiqué de la manière la plus parfaite, ce qu'on appelle, dans la langue ecclésiastique, du beau nom de *charité*. La charité qui pénètre une âme tout entière, qui devient son mobile constant et, pour

[1] Le rôle que nous attribuons ici à la raison ne semble pas devoir être contesté. Il n'est pas moins sûr, d'après les enseignements de la foi, que la raison ne remplit efficacement et pleinement son rôle qu'avec le secours de la grâce. C'est la grâce qui la délivre réellement de la tyrannie des passions et lui donne de s'exercer avec indépendance. Il nous a semblé que l'action de la grâce pourrait être facilement sous-entendu dans un article dont l'ascétisme chrétien fait l'objet.

ainsi dire, sa vie, serait-elle un danger ? Pour répondre à cette question, répondons d'abord à cette autre : Qu'est-ce qu'aimer Dieu de la sorte ?

Quand un homme qui n'est pas un grand criminel, qui a même des droits sérieux au titre d'honnête, réfléchit sur sa conscience, sur les mille mouvements qui, dans un jour, partagent son cœur et font même fléchir sa volonté, il est tout étonné d'y reconnaître une longue série de petites lâchetés, de concessions à l'égoïsme, à la vanité, à la dureté, à la mollesse, au caprice, en un mot aux sollicitations de la bête ; il reconnaît qu'il a respecté à peu près les grandes prescriptions de la loi morale, mais que de déchirures aux préceptes moins importants ! L'honnête homme sent à chaque instant l'appel des instincts inférieurs ; si le désordre moral qu'ils réclament est léger, on n'a pas de peine à étouffer les petites protestations de la conscience, et l'on s'abandonne ; la vie de la plupart des gens vertueux est, en grande partie, une abdication de la volonté et de la raison en faveur des petits mouvements de la sensibilité animale. Or, voilà le désordre, vaste sinon profond, contre lequel l'ascétisme réagit de toutes ses forces ; l'ascétisme est un exercice continu pour retenir ou ressaisir le gouvernail de ses émotions ; c'est un effort sans cesse renouvelé pour replacer le plaisir et la douleur, avec leurs mille nuances, sous la loi morale. Eh bien ! cet exercice est précisément une partie essentielle de la charité, de l'amour de Dieu ; car il a été dit : " Si vous m'aimez, gardez mes commandements ", et : " L'amour de Dieu consiste à faire sa volonté." Par conséquent, la perfection de cet amour se mesure sur la perfection avec laquelle on observe la loi morale. C'est dire, en d'autres termes, que celui-là aime Dieu plus parfaitement qui exerce un empire plus absolu sur les émotions de la sensibilité. Qu'on ne s'étonne pas de nous voir réduire l'observation de la loi divine à la sujétion de la partie inférieure de nous-mêmes. C'est la doctrine même de saint Paul, qui oppose l'homme spirituel à l'homme

animal, faisant du premier l'idéal du chrétien. L'ascétisme, qui n'a d'autre but que l'amour de Dieu pratiqué suivant l'esprit de l'Évangile, l'ascétisme a donc pour premier effet d'établir et d'assurer l'empire de la raison sur les émotions sensuelles. Loin d'être une cause prédisposante aux désordres nerveux qui résultent du désordre des impressions, il doit en être le préservatif le plus efficace. Le devoir de la thérapeutique est de le conseiller et non de le condamner.

Mais, dira-t-on, l'amour de Dieu n'est pas tout entier dans l'accomplissement aussi parfait que possible de la loi morale ; il est aussi dans certains sentiments tendres qui semblent en faire le fond. Les médecins se tiennent en garde contre les sentiments affectueux ; ils y voient un danger et ordonnent presque de les étouffer. Que n'ordonnent-ils d'arracher les vignes pour empêcher l'ivresse ! Les sentiments affectueux sont une force de la nature, une force dont le rôle a la plus grande importance. Supposer qu'il y a quelque danger à développer cette force, c'est contredire la nature. Le danger est dans le développement irrégulier seulement, c'est-à-dire qu'il s'accomplit en dehors des voies préparées par la nature, en dehors de la raison. Mais l'idée même de la crainte ne serait-elle pas insensée, lorsque les sentiments affectueux prennent le nom d'amour de Dieu, de charité ? Jésus-Christ nous fait un devoir d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces, et un médecin viendrait nous dire avec assurance : " Prenez garde, si vous suivez ce précepte, vous vous en trouverez mal ! "

L'amour de Dieu ne naît pas d'une émotion organique, d'une impression agréable de la vue ou de l'ouïe, comme cela se voit dans les amours purement humains, c'est-à-dire à moitié et quelquefois totalement animaux. C'est la raison qui le produit, par la considération des droits et des perfections infinies de son divin objet ; c'est elle qui le développe, qui l'entretient à sa lumière, de telle sorte que si elle cessait d'agir, cet amour cesserait bientôt d'exister. Pénétré par la rai-

son dans son essence même, l'amour de Dieu peut et doit croître sans cesse, comme la raison qui, elle-même, ajoute toujours à ses connaissances sans arriver jamais à la plénitude, à la satiété. Cet accroissement continu n'est pas une charge qui doive bientôt accabler le système nerveux. Les facultés supérieures de l'âme ont toujours besoin du concours de l'organisme, cela est vrai. Mais il n'y a pas une proportion nécessaire entre les deux opérations ; elle est même impossible, comme elle est impossible entre l'infini et un grain de poussière. Le système nerveux se prête avec une facilité égale aux actes dont l'objet est en proportion mathématique avec ses fibres, et à ceux dont l'objet le dépasse de la grandeur même de l'infini. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à comparer la fatigue que fait éprouver l'intelligence de ces deux propositions : " Lyon est bâti au confluent de la Saône et du Rhône ", et " deux fois deux égalent quatre." Il y a pourtant entre ces deux jugements la différence du contingent au nécessaire, laquelle est infinie. L'amour raisonnable suit la raison ; l'amour de Dieu, qui est essentiellement raisonnable, croîtra donc avec la raison et comme la raison, sans demander au système nerveux des efforts parallèles. Bien plus, cet amour, à mesure qu'il est plus ardent, plus pur et plus intense, repose et l'esprit et le corps, par la raison que le suprême repos consiste à atteindre le but pour lequel on a été créé. Il serait vraiment étrange, absurde même, que créés pour aimer Dieu par-dessus toute chose, nous fussions condamnés à trouver dans cet amour, non pas le plus grand bien, mais un piège.

L'émotion nerveuse qui accompagne l'amour raisonnable, est un amour sensible qui semble se confondre avec le premier, et qui cependant en diffère comme l'idée intellectuelle diffère de l'image sensible formée dans l'imagination. L'autobiographie de Sainte Térèse contient (1) un fait où la distinction de l'amour sensible et de l'amour supérieur est vraiment frappante et dont l'analyse ne peut manquer de jeter de

[1] C. XIX.

la lumière sur la question présente. " Au sortir de cette oraison (de ravissement), dit la sainte, qui unit si fortement l'âme à son créateur, elle demeure dans une si grande tendresse pour lui qu'elle voudrait s'anéantir afin de se perdre heureusement en lui-même : on se trouve noyé dans ses larmes, sans savoir quand et comment elles ont commencé à couler, et l'on sent avec un plaisir inconcevable que, par un effet incompréhensible, ces heureuses larmes, en calmant l'impétuosité de l'amour que l'on a pour Dieu, l'augmentent au lieu de l'éteindre. Ceci paraît obscur, mais il n'y a néanmoins rien de plus vrai." L'obscurité n'est que pour ceux qui méconnaissent les deux amours. Expliquons cela.

Comme toutes les émotions agréables et plus que toutes les autres émotions agréables, les élans continus de l'amour sensible ont la propriété de faire affluer le sang au cerveau ; Claude Bernard l'a démontré expérimentalement. On sait d'ailleurs que le sang est la condition absolument indispensable de tout phénomène nerveux ou musculaire ; le supprimer dans un organe, c'est y supprimer tout mouvement vital ; l'y ramener, c'est y ramener la vie. Mais, d'autre part, quand le sang remplit un organe avec trop d'abondance, il y cause une sorte de malaise, lequel provoque l'organe à agir ou, en d'autres termes, à se débarrasser de l'excès du sang, en l'usant par l'exercice. Il peut arriver cependant que l'exercice ne suffise pas à ce but : la nature y pourvoit par d'autres moyens. Elle a préparé, par exemple, pour la tête, les glandes lacrymales, qui sont comme des filtres vivants par où s'échappe une bonne partie de l'eau contenue dans le sang du cerveau. La masse du sang étant diminuée par les larmes, les vaisseaux sanguins retrouvent leur tension ordinaire, les phénomènes de la sensibilité deviennent moins intenses, le malaise se tempère ou même disparaît. C'est ainsi que les larmes adoucissent la douleur. Elles modèrent aussi la joie, le feu de l'amour sensible, car on pleure de bonheur, quoique plus rarement. Il nous a été donné de voir une fois une

mère pleurant à chaudes larmes en embrassant son fils dont elle avait été séparée pendant plusieurs années.

Ces considérations physiologiques expliquent fort bien, croyons-nous, pourquoi sainte Thérèse a pu dire que les larmes répandues après l'extase calment l'impétuosité de l'amour. Cet amour est physiologiquement un feu auquel les larmes soutirent le combustible. Mais pendant que l'amour sensible perd de sa vivacité, l'amour supérieur au contraire grandit et s'enflamme de plus en plus. C'est encore un effet des larmes, mais un effet indirect. En amortissant l'amour sensible, elles rendent à l'âme l'énergie spirituelle qu'elle était forcée de dépenser à ces actes à moitié matériels; elle se sent à la fois plus libre et plus forte dans ses actes supérieurs; non qu'elle acquière des facultés nouvelles, elle trouve seulement le pouvoir d'exercer avec plus d'indépendance celles qu'elle tient de la nature et de la grâce. S'il n'y avait qu'une sorte d'amour, le fait attesté ici avec tant d'exactitude par sainte Thérèse, ne serait pas seulement inexplicable, il serait une contradiction. M. Claude Bernard semble n'être pas éloigné de la vérité quand il écrit : " Plus la raison pure tendrait à triompher, plus le sentiment tendrait à s'éteindre."

Mais cet amour sensible ne peut-il pas naître tout seul? Ne peut-il pas se faire qu'une âme ardente, se croyant éprise de l'amour de Dieu, donne à sa tendresse un objet sensible dans son imagination, et que cet objet, matériel quoique imaginaire, agisse sur l'organisme à la manière des causes matérielles, y produise des émotions sensuelles et prépare les désordres morbides qui en sont la conséquence? Nous convenons sans peine qu'une telle hypothèse n'est pas chimérique. Les écarts sont possibles dans la pratique de la piété, nous ne le nions pas et nous n'avons pas entrepris de les justifier. Ce que nous avons à cœur, c'est de montrer que l'Eglise ne prête jamais le flanc à aucune accusation, qu'on ne surprend jamais sa sagesse en défaut. Elle sait mieux que personne que l'on peut s'égarer en voulant aller à

Dieu ; mais elle sait aussi qu'elle a pour mission de diriger ses enfants dans cette voie. Sous cette direction, on marche toujours avec assurance ; l'âme s'habitue à repousser avec effroi, comme un horrible sacrilège, tout ce qui, de près ou de loin, dans les choses saintes, rappellerait l'ombre d'un plaisir grossier. Elle a pour Dieu un respect si profond, un sentiment si vif de la pureté radieuse de la sainteté, que toute représentation imaginaire dont l'objet est céleste dissipe devant elle la moindre idée déplacée, comme le soleil les ténèbres. Supposer le contraire, c'est un outrage gratuit qui se retourne contre ceux qui ont osé l'exprimer.

Les représentations de l'imagination ont besoin de s'appuyer sur la raison, comme le lierre autour du chêne, sous peine de retomber fatalement sur la terre en favorisant la végétation anormale des émotions sensuelles. Un ascétisme livré tout entier à la sensibilité n'échapperait pas à ces conséquences. L'Eglise cependant n'en serait pas responsable. En effet, jamais elle ne permet que l'imagination reste isolée et sans appui. Elle impose à l'ascète l'obligation de faire fréquemment des actes positifs d'amour raisonnable, c'est-à-dire de s'exercer à aimer Dieu par raison, ou, si l'on veut, par la raison que Dieu est en lui-même et pour lui-même souverainement digne d'être aimé. Cet acte, aussi noble qu'il est libre, imprègne nécessairement la tendresse que nous supposons excitée par des représentations imaginaires. La raison y entre du même coup, en prend la direction, la transforme ou plutôt la transporte dans cet amour supérieur où l'accroissement est toujours possible, et où le danger ne se rencontre nulle part.

Sous toutes ses formes, qu'il naisse de la raison et réveille à sa suite la tendresse sensible, ou bien qu'il entre dans la tendresse sensible pour l'élever jusqu'à lui, l'amour de Dieu, tel que l'Eglise apprend à ses enfants à le pratiquer, l'amour de Dieu n'est jamais languoureux, amollissant, il est essentiellement fort et généreux : l'esprit de sacrifice, qui est l'op-

posé de l'esprit sensuel, est son caractère propre. Cela est tellement vrai que les hommes sensuels l'accusent souvent de dureté, prenant précisément pour dureté l'action de la raison qui le dirige et qui l'oblige plus d'une fois à réprimer les émotions sensibles les plus légitimes en apparence. Nous voici ramenés au précepte évangélique qui fait consister l'amour de Dieu dans l'observation parfaite de la loi, c'est-à-dire dans la répression assidue de tous les mouvements de la sensibilité en désaccord avec la raison. Répétons-le donc, travailler à sa perfection, suivant l'esprit de l'Église, c'est avant tout s'exercer à se rendre maître de toutes ses passions, et, en termes physiologiques, à dominer les écarts du système nerveux. Par conséquent, les médecins, qui condamnent la piété chrétienne comme un facteur de l'hystérie, prouvent seulement qu'ils n'ont pas la première idée de la piété chrétienne.

II

Les pratiques de la perfection chrétienne sont des exercices réglés par l'intelligence et par la volonté raisonnable. Leur résultat immédiat est certainement de fortifier la volonté contre les passions, et par conséquent d'habituer l'organisme à comprimer ces émotions fébriles qui préparent les névroses. Les "jeûnes prolongés" concourent-ils au même but ? Ils affaiblissent considérablement le corps, dit-on, et le rendent, dans la même mesure, incapable de résistance. La physiologie moderne va nous fournir la solution de cette objection ; nous croyons qu'elle est très exacte. Nous en empruntons le principe à M. Camille Sée.

L'organisme fait incessamment des pertes, et ces pertes sont en proportion rigoureuse avec le travail qu'il produit, c'est-à-dire avec la somme des mouvements intérieurs ou extérieurs de ses diverses parties. La raison de cette équation est des plus concluantes, car l'organe est usé par son propre exercice ; c'est la combustion même d'une partie de ses liquides et de

ses lissus qui engendre ou plutôt dégage la force productrice de ses mouvements, de même que la combustion du charbon dans la chaudière met en mouvement le piston d'une machine à vapeur. C'est là une première équation ; en voici une seconde essentiellement liée à la précédente. L'organisme, sous peine de dépérir, doit retrouver des éléments égaux en quantité et en nature à ceux qu'il a perdus. C'est la loi même de la nutrition. Ainsi nous rencontrons, dans le phénomène que nous étudions à présent, trois termes qui s'expriment par le même nombre, à savoir : le travail de l'organisme dans un temps donné, les pertes qu'il éprouve dans le même temps, et la restitution des éléments perdus. De ces trois termes, le deuxième n'est pas soumis directement à notre bon plaisir, mais le premier et surtout le troisième dépendent en grande partie de notre volonté. Or l'égalité n'est jamais impunément rompue entre ces trois valeurs. Ainsi, quand le travail dépasse l'alimentation, qu'arrive-t-il ? Le travail ne se produisant qu'à la condition essentielle d'user une quantité équivalente de matériaux dans l'organisme, si ces pertes ne sont pas suffisamment réparées, le travail subséquent prendra de nouveau sur l'organisme. Le travail continuant brûlera, usera, détruira l'organisme : c'est la démonstration scientifique de ce phénomène morbide qu'on appelle l'inanition. Quand on n'est pas habitué aux études physiologiques, on a de la peine à se figurer tout ce que la nutrition doit rendre à l'organisme pour l'empêcher de dépérir. Dans les conditions ordinaires de santé et de travail, un homme a besoin de retrouver chaque jour environ trente grammes d'azote et deux cent cinquante de carbone, sans parler des autres éléments. Mais nous devons dire que, d'après des observations récentes, ces nombres, donnés par des savants français, seraient un peu trop forts.

De ce qui précède résulte une conséquence qui a tout l'air d'un paradoxe et qui cependant est de la plus rigoureuse exactitude. Si jeûner c'est prendre une quantité de nourriture

inférieure à ce que réclame actuellement l'organisme, il s'ensuit que tout jeûne est une cause d'inanition ; par conséquent, les jeûnes prolongés amènent infailliblement la mort. Les jeûnes prolongés ne sont donc possibles que dans deux cas : lorsqu'ils sont forcés, par exemple dans les temps de famine, ou lorsqu'on prend ce moyen pour se donner la mort, ce qui s'est vu quelquefois dans l'histoire. Mais les personnes auxquelles Landouzy fait allusion ne sont ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux cas ; elles seraient plutôt des jeûneurs systématiques, des jeûneurs de profession. Après ce que nous venons de voir, elles ne peuvent être qualifiées de la sorte que par un abus de langage. Le jeûne prolongé tue, donc il n'est jamais une habitude ; les jeûneurs habituels n'existent pas. Telle est la conséquence très vraie à l'apparence très paradoxale qui résulte de la loi de nutrition. Voici ce qui lui donne son air faux. Les ascètes prennent moins de nourriture que le commun des hommes ; ils en prennent moins peut-être que n'en réclame la sensation de la faim, laquelle n'est pas, tant s'en faut, la mesure exacte du besoin (1). Cette différence, souvent notable, frappe l'esprit des mangeurs ordinaires, et les porte à désigner du nom de jeûne chez autrui ce qui ne le serait que chez eux. L'ascète est soumis comme tous les êtres vivants à la loi de nutrition ; le respect des deux équations que nous avons rappelées est de rigueur pour lui comme pour tous les autres. Si l'apport des éléments par la nutrition diminue, son travail devra diminuer dans la même proportion, sous peine d'user d'autant ses organes, d'y préparer, dans une égale mesure, l'œuvre destructive de l'inanition. Bien entendu, nous laissons de

[1] Cependant d'après les auteurs ascétiques, la mortification de la bouche consiste à se priver en partie du nécessaire. Evidemment l'expression de nécessaire n'est pas prise par ces écrivains au sens rigoureux. Le *strict nécessaire* est ce sans quoi l'équilibre nécessaire à la vie serait rompu. Se priver du strict nécessaire, ce n'est pas faire un acte de vertu, c'est faire un péché. Le *nécessaire* des écrivains ascétique est seulement ce qui est indispensable au bien-être.

côté le cas où un miracle rétablirait l'équilibre. Sans miracle, nous le répétons, il est de toute nécessité, même chez l'ascète, que la quantité de nourriture soit mesurée sur la quantité de travail et réciproquement.

Si l'on supprimait tout travail, on pourrait également supprimer toute nourriture. Mais cette hypothèse est fautive jusqu'au ridicule. Il y a un travail qui se confond presque avec la vie. Voir, entendre, parler, respirer, penser, sont des phénomènes qui ne s'accomplissent qu'à l'aide de mouvements nerveux et musculaires, c'est-à-dire en produisant du travail. En outre, l'immobilité totale et constante des membres est absolument impossible avant la mort. Avec le minimum d'activité organique il faut donc encore une dépense considérable de forces et une alimentation proportionnée.

Tel ne paraît pas être l'avis du docteur Charpentier. Ce médecin belge, après avoir, dans son livre intitulé les *Maladies des mystiques*, constaté que plusieurs mystiques ont passé des mois et des années sans prendre aucune nourriture, tâche d'expliquer cette longue abstinence d'une manière toute naturelle. Pour cela, il substitue, chez le mystique, le poumon à l'estomac, et nourrit cet être privilégié de l'air du temps, à la lettre. Il introduit dans le sang, par les voies respiratoires, à la fois l'oxygène et l'azote qui, comme on le sait, composent l'air. L'oxygène joue son rôle ordinaire, mais l'azote en remplit un inouï jusqu'ici : c'est ce gaz qui répare toutes les pertes subies par l'organisme en exercice. Nous n'avons pas à montrer que cette invention originale s'éloigne des lois connues de l'assimilation, en vertu desquelles ce phénomène s'exerce sur des composés chimiques et non sur des corps simples, tels que l'azote, ni que les pertes de l'organisme, consistant surtout en carbone, ne peuvent être réparées par de l'azote. Pour nous ranger à l'opinion de M. Charpentier, nous attendrons le jour où l'étude expérimentale aura dépouillé sa théorie d'un caractère par trop fantaisiste. Heureux jour ! le travail ne sera plus nécessaire pour vivre ; une

place à l'air sera tout ce qu'on pourra souhaiter, et en vérité elle manquera peu.

Néanmoins, dans les limites mêmes de la réalité, il est permis de penser que la quantité d'aliments que les hommes prennent d'habitude dépasse de beaucoup ce qui leur est rigoureusement nécessaire ; l'excédant est rejeté ou converti en graisses de réserve. On ne saurait croire jusqu'où l'on peut réduire sa ration journalière sans être obligé de modérer les mouvements de l'organisme. Nous trouvons dans *les Mondes* de M. l'abbé Moigno (1), où l'on trouve tant de choses, des expériences curieuses que le docteur Michols, médecin anglais, a faites sur sa propre personne. Ce savant mène une vie très réglée. Il se lève entre cinq et six heures, et travaille toute la journée. Sa santé est excellente. Ordinairement il fait deux repas, le premier à neuf heures du matin, le second à deux heures de l'après-midi, pesant avec un soin scrupuleux les divers aliments qu'il prend, sauf la boisson, qui est de l'eau pure. Or il est arrivé de la sorte à constater que 220 grammes de nourriture est le minimum, et 340 le maximum nécessaire chaque jour. Les médecins donnent comme mesure journalière de 1000 à 1500 grammes. D'après le docteur Michols, cette quantité suffit pour toute une semaine, et ce savant est anglais ! Faire deux seuls repas par jour, et à chaque repas se contenter de moins de dix onces de nourriture, voilà un régime qui, aux yeux de bien des personnes et de bien des médecins, ne peut convenir qu'aux plus austères jeûneurs. Et cependant, de ce régime le docteur Michols se trouve à merveille, et il proclame que c'est le meilleur pour la santé. Il y a vraiment lieu de soupçonner qu'on s'est mépris sur les effets de l'abstinence ascétique. D'autre part, on le sait, la femme a beaucoup moins besoin de nourriture que l'homme. Il est donc certain que le docteur Michols, s'il avait porté ses observations de ce côté, aurait trouvé un chiffre bien plus bas encore pour l'autre sexe. Ainsi les

[1] 7 Mars 1878.

grands jeûnes, les jeûnes prolongés s'évanouissent en quelque sorte, et en même temps disparaissent ces graves dangers d'hystérie qu'ils devaient infailliblement créer.

Mais nous voulons pousser la difficulté jusqu'au bout. Supposons que l'ascète suive un régime inférieur au minimum indispensable dans les conditions ordinaires, et que, pour rétablir l'équilibre, il modère d'une manière proportionnelle autant qu'il est en lui, l'activité de son organisme. N'en résultera-t-il pas un état général favorable à l'éclosion de l'hystérie ?—Il faut admettre, croyons-nous, que ce régime rendrait l'organisme plus accessible aux impressions désagréables, ou, en d'autres termes, à la douleur. En effet, au point de vue physiologique, la douleur paraît être la sensation que l'on éprouve, lorsqu'un organe ou un simple tissu approchent de l'extrême limite de leur action ou la dépassent. Or, on démontre fort bien que cette limite s'abaisse à mesure que la quantité de force matérielle fournie par la nutrition s'abaisse de son côté. Du reste n'est-il pas évident que l'on épuise deux fois plus vite une provision deux fois moindre ? qu'une provision de forces deux fois moindre conduira deux fois plus vite à l'effort impuissant qui engendre la douleur ? Donc une faible quantité de nourriture, si elle ne produit pas l'inanition, disposera du moins l'organisme à ressentir plus promptement la douleur. D'autre part, suivant la doctrine de Briquet, qui est la plus vraisemblable, l'aptitude exceptionnelle aux impressions douloureuses est l'une des deux conditions subjectives de l'hystérie. Il semblerait donc, de ce chef, que l'abstinence ascétique exagérée dispose à cette maladie nerveuse.

Tout cela est vrai ; mais la disposition à la douleur ne suffit pas à l'éclosion de l'hystérie, il faut de plus que la douleur éclate fréquemment, et que l'énergie qui la domine fasse défaut. Or voilà ce que le régime de l'ascète ne produit pas, bien au contraire.

Une volonté vigoureuse est certainement un correctif effi-

cace aux dispositions morbides créées par la douleur. Elle n'anéantit pas la douleur, elle lui laisse son aiguillon physique. Scévola, le bras raidi par la volonté sur le brasier, sentait encore le feu qui lui dévorait la main. Mais il était maître des mouvements instinctifs et violents que cette souffrance atroce produisait dans ses muscles et dans ses nerfs pour mettre un terme à son supplice ; il en était maître de telle sorte que son énergie morale les empêchait de réagir sur ses autres sentiments, de les bouleverser et de lui arracher quelque signe de colère et de faiblesse. Se dominer, se commander, rester calme, immobile au milieu de la tempête des milles passions que la souffrance soulève, voilà la résistance qui rendra l'hystérie toujours impossible, malgré le déchainement de la douleur. Or c'est précisément cette force que donne l'ascétisme. Que dis-je ? l'ascétisme est, en un sens très vrai, le culte de la souffrance ! Nous n'avons pas à examiner maintenant quel esprit anime celui qui s'exerce à la perfection chrétienne. De fait, suivre cette voie, c'est faire des efforts continuels, d'abord pour supporter avec patience la douleur, puis pour la chercher en dépit des répugnances, et enfin pour arriver à l'aimer. Cette entreprise n'a rien de chimérique : que de saints ont trouvé du bonheur à souffrir ! En apparence, quelle contradiction ! et cependant rien n'est plus réel. La joie est vraiment associée à la douleur, la déborde et s'en nourrit. C'est que cette dernière émotion reste alors toute physique, confinée dans la chair ; elle n'envoie plus dans les hautes régions de l'âme de ces vapeurs amères, milles fois plus intolérables qu'elle, et connues sous le nom de souffrances morales ; là il n'y a maintenant de place que pour la joie, pour la joie raisonnable que font naître l'espérance et l'amour. En vain protesterait-on au nom de la physiologie, les faits subsistent malgré toutes les protestations ; la joie et la douleur s'unissent très fréquemment dans l'âme de l'ascète ; cette association est comme le résultat naturel de l'ascétisme. De là ces saints désirs, dont l'expres-

sion effraye tant les âmes molles et vulgaires : ou souffrir ou mourir,—ne pas mourir, mais souffrir.

On conviendra qu'en envahissant la partie supérieure de l'âme et en refoulant la douleur dans le corps, la joie doit avoir une efficacité singulière pour assurer à la volonté son indépendance et son empire sur elle-même et sur les mouvements intérieurs. L'ascétisme est donc le préservatif le plus sûr contre les désordres nerveux préparés par la douleur. Ne parlons plus des jeûnes prolongés, ne parlons plus des souffrances des mystiques, ne parlons plus des lésions organiques dont les pratiques religieuses seraient la cause : une seule chose doit étonner, c'est que les médecins n'aient pas inscrit l'ascétisme en tête de leurs moyens prophylactiques contre l'hystérie.

III

L'hystérie, répétons-le encore, a pour condition subjective une grande susceptibilité des nerfs de la sensibilité générale et une grande difficulté à dominer ce genre d'impression. C'est pour cela que Landouzy proscriit tout ce qui tend à développer la tendresse sensuelle, laquelle a pour résultat de développer parallèlement la susceptibilité nerveuse. N'est-ce pas indirectement ranger la continence parmi les moyens qui préservent de l'hystérie ? La continence, en effet, n'est possible qu'à la condition de se préserver scrupuleusement de toute impression amollissante, d'éloigner de son imagination les images voluptueuses, d'arrêter dès leur principe les mouvements du cœur vers certaine sensualité ; elle n'est possible qu'à la condition de fuir l'oisiveté, les bals, les concerts où les sens ont trop de part, l'abus des parfums, des boissons excitantes, la culture même des arts d'imagination quand ils caressent les instincts sensuels, en un mot, d'observer les prescriptions de Landouzy et de ses confrères. Ajoutons que la continence offre au dehors des signes qui supposent au dedans tout autre chose que la tendresse sensuelle. L'antiquité payenne elle-même l'avait déjà reconnu. Ainsi Diane

est vierge, mais elle est chasseresse, elle aime la fatigue, les courses dans les bois déserts, loin de toute société ; Hippolyte est chaste, mais son air est austère, son caractère a de la sauvagerie. Ce sont là sans doute des symboles d'une vérité vulgaire, à savoir, que la continence donne par elle-même de la fermeté aux sentiments. Nous en concluons, nous, qu'elle doit à cause de cela contribuer à fortifier le système nerveux, à le rendre réfractaire aux émotiions sensuelles. On pourrait presque dire que la continence résume à peu près toute la prophylaxie de l'hystérie. L'ascétisme chrétien ajoute encore à ces moyens de préservation ; car il donne comme règle indispensable à la continence la mortification, qui n'est autre chose qu'un exercice continu et positif, non-seulement pour résister aux attraits du plaisir, mais pour le contrarier par la douleur volontaire. Comment donc, hier encore, la médecine pouvait-elle voir dans la continence le foyer même de l'hystérie ? Cette vertu aurait-elle la propriété inouïe de faire toucher le terme directement opposé à celui où elle conduit ?

Nous venons de parler de désordres épouvantables causés par la suspension d'une fonction de l'organisme, celle de la nutrition. Qu'est-ce que la continence ? la suspension d'une fonction de l'organisme. Il est donc naturel de conclure que cette infraction aux dispositions fondamentales de l'organisme sera pareillement la cause de graves désordres organiques. Ainsi résonnaient les médecins, sans s'inquiéter de l'infraction que leur logique faisait subir à la morale, n'ayant pas même l'air de soupçonner que l'auteur de la nature étant l'auteur de la morale, il est déraisonnable de supposer un instant que la morale soit jamais en contradiction avec la nature. Eh quoi ! le célibat serait-il un crime médical ? le mariage, un devoir imposé par la Faculté à quiconque franchit la dernière limite de l'adolescence ? Jamais savant médecin, croyons-nous, n'a osé proclamer en public cette législation. Elle n'est pourtant qu'une conséquence rigoureuse

des principes naguère universellement enseignés et soutenus. Les faits n'auraient pas manqué de donner un éclatant démenti à une telle pratique ; on le présentait, et l'on se tenait sur la réserve. Mais, alors, pourquoi une théorie, ainsi ruinée par ses conséquences, restait-elle debout ? Hélas ! nous l'avons déjà dit, cet aveuglement avait toute sa raison d'être dans l'étymologie de l'hystérie ; tant il est vrai que les grands effets sont souvent contenus dans les plus petites causes !

La proposition suivant laquelle la suspension d'une fonction de l'organisme produit infailliblement de graves désordres, est fautive dans sa généralité. Un exemple suffit pour le prouver. La locomotion est une fonction de l'organisation ; or, bien des personnes sont obligées pour diverses raisons de se tenir immobiles pendant un temps plus ou moins long. Quel désordre résulte de cette suspension d'une fonction ? La vérité, la voici, du moins d'après nous. Quand l'exercice d'une fonction est immédiatement nécessaire à la conservation de l'organisme, la suspendre, c'est commencer la destruction de l'organisme, c'est y produire de graves désordres ; telle est la fonction de la nutrition, celle de la respiration, etc. Quand l'exercice d'une fonction contribue indirectement à la conservation de l'organisme, la suspendre sera provoquer de graves désordres, si cette contribution est devenue nécessaire. Ainsi on comprend fort bien qu'il y ait, dans certaines circonstances données, de sérieux inconvénients à ne pas changer de place pendant un temps considérable ; on pourrait, par exemple, s'exposer à un jeûne trop rigoureux. En dehors de ce cas, la suspension de la fonction *utile* produira quelque désordre local dans l'organe rendu inutile, mais les désordres généraux seront bien moins à redouter. La privation de la lumière, par exemple, imposée à des yeux sains, occasionnera peut-être quelque ophtalmie, la cécité, au pis-aller, mais les aveugles s'accommodent assez bien de l'existence. Enfin il est une troisième catégorie de fonctions. Celles-ci ne sont ni nécessaires ni utiles à l'individu ; la con-

servation de l'espèce en est la fin. Si elles trouvent leur base dans l'organisme, elles ne sont pas néanmoins pour l'organisme. Sans doute leur exercice n'est pas nuisible en soi, mais il n'est pas facile de concevoir comment le contraire pourrait causer quelque mal à l'organisme, la fin de cette fonction étant ailleurs.

Le mal, dit-on, n'est pas direct, il résulte d'une excitation nerveuse, qui naît spontanément en vertu de l'existence même de la fonction, et qui, n'arrivant pas à son terme, se répète, se continue, s'irrite, et peut ainsi communiquer son trouble à d'autres fonctions, principalement aux fonctions cérébrales ; la continence, c'est de l'huile jetée sur le feu des passions. Nous pensons que l'argumentation de l'ancienne école a toute sa force dans l'expression qui nous lui donnons ici.

Or, dans l'espèce, c'est là, croyons-nous, le contre-pied de la vérité. Saint François de Sales a dit un mot qui n'est pas vrai seulement au point de vue de la piété, mais qui l'est encore au point de vue de la physiologie. Qu'on nous permette d'en rappeler au moins le sens. “ La chasteté, disait l'évêque de Genève, est un fruit que l'on conserve sans peine tant qu'il est intact, mais si l'intégrité en est une fois violée, il est indispensable, pour le garder, de le confire dans le sucre de la piété.” Ce n'est point ici une jolie maxime, mais le résumé de confidences nombreuses. Cette parole a la valeur d'une longue série d'observations faites par un homme très sage et très clairvoyant. Traduite dans le langage brutal de la science, elle signifie : les émotions nerveuses des fonctions qui ont pour objet la conservation de l'espèce, ont très peu d'énergie tant que la continence est intacte. Quand elle a été violée, les réclamations du système nerveux ont plus de force, mais la piété fervente a le don de les calmer, et par conséquent d'empêcher les influences fâcheuses qui pourraient en résulter pour l'économie générale. Saint François de Sales est l'un des plus grands maîtres de la piété, c'est-à-

dire de l'ascétisme chrétien. Sa doctrine au sujet de la continence est celle même de l'Eglise. Il est curieux de voir que cette doctrine a été enfin confirmée par les observations scientifiques, en ce qui concerne l'hystérie.

Écoutons d'abord G. Bermutz. "La continence, dit ce savant, que tous les médecins de l'antiquité et beaucoup de modernes considéraient comme la cause procréatrice nécessaire, pour ainsi dire de l'hystérie, ne peut plus aujourd'hui être regardée comme une condition indispensable du développement de cette névrose ; il y a même plus, elle ne peut même être considérée comme un *facteur* de cette maladie ; quand elle la suscite, ce n'est qu'indirectement." Bermutz résume ensuite les observations sur lesquelles il appuie cette conclusion. Il dit entre autres choses : "L'interrogatoire des malades placés dans les hôpitaux des grandes villes consacrés aux femmes de plus de quinze ans, où les hystériques abondent, démontre que le nombre des hystériques vierges est *infinitement restreint* par rapport à celui des hystériques mariées légitimement ou illicitement. Il apprend de plus que, chez un grand nombre de ces dernières, la manifestation de la névrose a été postérieure à la cessation de la virginité et qu'après celle-ci la maladie, si elle persistait, a été bien souvent s'aggravant, au lieu de se guérir comme l'aurait voulu la théorie galéno-hippocratique." Notons encore ce passage important : "L'hystérie est plus commune dans les hôpitaux consacrés aux femmes affectées de maladies vénériennes que dans les hôpitaux généraux.... J'ai constaté, quand j'étais médecin de Lourcine, que sur cinquante-deux malades, qui étaient à un moment donné dans mon service, vingt-trois étaient hystériques." Briquet a compté cent-six hystériques sur cent quatre-vingt-dix-sept malades de cette sorte.

De son côté, le Dr Sandras consigne dans un langage irréprochable au point de vue médical, mais que nous devons traduire ici, ses propres observations. Il a vu, dit-il, quelques cas d'hystérie provoqués et entretenus par la cessation de la

continence chez des femmes qui n'étaient pas sujettes à cette maladie. Il ajoute que *jamais il n'a rencontré un cas* où le sacrifice de la chasteté ait amené la cessation ou seulement la diminution de l'hystérie. En outre, l'hystérie ne présente jamais comme symptômes propres ces besoins de la nature gratuitement supposés par tant de médecins ; " le contraire serait plutôt vrai (1)."

En analysant avec soin ces observations, il nous semble qu'on arrive rigoureusement aux conclusions suivantes : 1o L'hystérie éclate surtout quand la continence cesse ; 2o une manière de vivre contraire à la chasteté ne guérit ni ne diminue cette névrose ; 3o ce sont surtout les excès qui la font éclater. Après cela, on doit dire avec Bermutz : " La continence n'est pas un facteur de l'hystérie." En d'autres termes, la continence ne produit jamais l'hystérie, et, si par hasard, cette vertu et cette maladie coïncident dans le même sujet, celle-ci n'a pas sa raison dans celle-là : c'est une rencontre fortuite.

Que pourrions-nous ajouter encore ? La cause de la continence est gagnée.

Si maintenant on veut bien considérer que les ascètes se rencontrent rarement parmi les personnes mariées, et qu'on ne les rencontre jamais parmi les personnes de mœurs déréglées, on comprendra que les observations que nous venons de rappeler ne déposent pas seulement en faveur de la continence. La statistique démontre que la catégorie des ascètes est celle où l'hystérie se montre le moins souvent ; par conséquent, pas plus que la continence, " le mysticisme et les jeûnes prolongés " ne produisent cette névrose. Qui oserait affirmer que du moins ces pratiques la préparent, en favorisant la formation du tempérament où elle éclate de préférence ? Il serait par trop déraisonnable de prétendre que la préparation la plus efficace est le plus rarement confirmée par les effets.

[1] Cf. Morel, p. 733.

Mais, pourquoi insister ? Tout ce que l'on sait de plus plausible sur les prédispositions à la névrose hystérique, c'est qu'elles consistent dans un " affolement " du système nerveux qui résulte à la fois d'une sensibilité extrême et d'une impuissance très grande à dominer les sensations et les passions organiques. Au point de vue physiologique, l'ascétisme est l'art de dominer les sensations et les passions, et de restituer au système nerveux, d'accroître même sa vigueur, sa " tonicité " par des influences morales continues, lesquelles se résument dans la lutte de la raison contre les émotions sensibles. La mortification, l'abstinence, la chasteté, en sont comme la forme extérieure ; c'est l'amour de Dieu, la charité, qui en est l'âme et la vie. S'il est des faits qui semblent contredire cette doctrine, on peut hardiment annoncer l'intervention d'une cause étrangère à l'ascétisme chrétien, par exemple, une disposition héréditaire, un accident physique, l'infidélité aux règles de l'Eglise, l'obstination et l'indocilité, compagnes inséparables de la faiblesse d'esprit, quelquefois des intentions de sot orgueil unies à l'hypocrisie. L'exercice franc et courageux des vertus qui, sous l'œil de l'Eglise, conduisent à la perfection chrétienne, ne peut être que très salutaire aux fonctions du système nerveux. C'est, nous ne craignons pas de le dire, une erreur bien dangereuse et sans honneur pour la thérapeutique, d'avoir méconnu ce fait important.

J. DE BONNIOT.

(*Etudes religieuses, philosophiques, historiques et littéraires par des Pères de la compagnie de Jésus.*)—LYON.

But et utilité pratique de la thermométrie Médicale.

1. C'est à juste titre que la médecine nouvelle ajoute la plus grande importance aux phénomènes objectifs et en particulier aux signes physiques.

Or la température d'un malade fait partie des signes physiques et objectifs de la maladie : la thermométrie se rattache

donc au même ordre de moyens de diagnostic que la percussion, l'auscultation, etc..., et par conséquent, tous les avantages attribués à ces précieuses méthodes d'investigation sont également applicables à la thermométrie.

Mais la thermométrie surpasse même tous ces procédés, en ce qu'elle fournit des signes pour ainsi dire pondérables, qui peuvent être exprimés et évalués en chiffres, et, partant, un élément diagnostic indiscutable, indépendant de l'observateur aussi bien que de l'exercice et de la finesse de ses sens, et qui possède en un mot une exactitude mathématique.—De tous les phénomènes morbides dont le corps humain peut être le siège, il en est peu qui puissent se prêter à un examen aussi vrai et aussi sûr.

Les résultats obtenus par le thermomètre ont encore un second avantage sur ceux que fournissent les autres procédés d'exploration. Tandis que ceux-ci ne nous révèlent que des modifications locales fixes et invariables ou à peine susceptibles de modifications lentes, la mensuration de la température nous permet de constater des états éphémères et changeants, dont les oscillations normales sont, il est vrai, peu considérables, mais qui, dans les maladies, présentent des écarts et des variations relativement énormes, indices de perturbations profondes dans l'organisme.

La température est donc une sorte d'échelle graduée, non-seulement nette, mais sensible, servant à mesurer l'intensité des processus morbides qui ne se manifestent encore par aucun symptôme, ou du moins ne se révèlent qu'avec lenteur et très-tardivement.

Outre ces précieux avantages, la thermométrie en possède encore un autre qui lui permet de revendiquer une place spéciale parmi les procédés physiques d'observation. Ceux-ci, en effet, ne s'appliquent qu'à la recherche de la lésion locale, tandis que la thermométrie complète ces données insuffisantes en appréciant un phénomène du ressort de l'état général de l'organisme.

Ainsi, grâce aux nombreux matériaux fournis par une mensuration exacte, la thermométrie ouvre aux médecins une voie nouvelle et inaccessible à toute autre méthode d'investigation, c'est-à-dire l'étude pathologique de la vie.— Elle permet, en effet, d'apprécier les perturbations survenues dans l'état général de l'organisme vivant et l'importance de cette étude est d'autant plus grande dans les maladies que les troubles généraux ont une signification plus essentielle et plus décisive.

La thermométrie chez les malades est donc une méthode objective d'examen physique qui fournit des données d'une exactitude mathématique et pouvant être appréciées et évaluées par des chiffres numériques et des signes assez sensibles pour suivre, pas à pas, les progrès des altérations de l'organisme. Elle donne encore un précieux élément à l'observateur en lui permettant d'analyser un phénomène résultant de l'ensemble des processus généraux de l'économie.

2. La détermination de la température d'un malade, en tant que moyen de diagnostic de l'état pathologique, peut être examinée à trois points de vue différents :

a. Elle paraît nécessaire parce que tout dérangement de la santé est un élément morbide digne d'être connu ; ce trouble pathologique l'est d'autant plus qu'il peut être déterminé avec précision et par un moyen physique.

b. La température est un phénomène assez uniformément répandu sur tout le corps et résulte manifestement des processus auxquels participe l'organisme tout entier.—Les modifications thermiques étant donc le symptôme d'un trouble général, doivent être examinées avec d'autant plus d'attention que, jusqu'ici, elles sont la seule manifestation pathologique que l'on puisse préciser avec exactitude et poursuivre jusque dans ses moindres modalités.

c. Puisque les changements de température sont l'indice d'un trouble général dans la santé et peuvent être constatés avec promptitude et à toute heure, il est possible, en suivant

l'évolution thermique dans les cas nombreux d'une même forme morbide, de décider la question suivante : Y a-t-il des formes pathologiques dans lesquelles le trouble général de l'économie est soumis à une loi ? A ce sujet se rattache l'étude des infractions faites à cette loi et des causes qui les provoquent.

On ne doit pas négliger ce triple point de vue, si l'on veut connaître la valeur pratique de la thermométrie et le rôle qu'elle joue dans la clinique.

Le corps humain possède une température à peu près indépendante du milieu ambiant. Un procédé facile et sûr fait constater cette température et ses différentes modalités dans certaines conditions physiologiques ou morbides. Dans l'état de santé la température reste la même dans presque toutes les circonstances ; tandis que dans les maladies, elle présente des écarts qui, cependant, ne peuvent pas dépasser certaines limites.

Ce premier fait n'est-il pas déjà de la plus haute importance et du plus grand intérêt ? Quand nous voyons la température humaine ne subir ni élévation ni abaissement considérables sans un trouble préalable ou concomitant de la santé, cette particularité ne doit-elle pas nous suggérer de sérieuses réflexions ? Cette chaleur propre du corps humain à l'état hygie, oscille à peine de quelques dixièmes de degrés, quels que soient le genre et la nature de l'alimentation, quelle que soit l'intensité du fonctionnement des muscles et de l'activité cérébrale, quelle que soit la quantité des recettes ou des dépenses organiques chez tous les sujets, à tous les âges, dans tous les tempéraments et toutes les constitutions, enfin sous les différentes influences externes, à la condition toutefois qu'elles ne soient pas de nature à déranger la santé. D'un autre côté, n'est-il pas tout aussi merveilleux que, dans les diverses formes de maladie, la température du corps subisse tôt ou tard des écarts considérables, et que l'existence d'un trouble morbide produise toujours, sinon une modification

de température, du moins une certaine tendance à des variations thermiques, sous l'influence de la moindre cause ?

S'il est une condition organique digne d'attention, certes, c'est bien ce contraste frappant qui existe entre les températures physiologique et morbide.

Alors même que ce curieux phénomène resterait sans applications pour la médecine, pourrait-on rester indifférent en présence d'une propriété aussi singulière ?

Mais il faut le reconnaître, l'importance pratique de la thermométrie est immense.

Elle ressort clairement de la relation intime des phénomènes thermiques avec les divers processus dont le corps humain est le siège.

En admettant l'exactitude de l'hypothèse qui attribue une importance capitale à l'état de l'organisme et de la nutrition générale dans les maladies, on voit de quelle précieuse ressource doit être, pour l'observation d'un cas morbide, la possibilité d'obtenir, à l'aide d'un simple phénomène physique dont les moindres nuances peuvent être appréciées et rigoureusement exprimées par des chiffres exacts, une sorte d'échelle graduée des processus qui autrement passeraient inaperçus.

Il est vrai que ce signe peut paraître d'une valeur tout à fait illusoire pour apprécier l'état de la nutrition, quand on songe que l'élévation de la température n'est nullement proportionnelle à la quantité de chaleur produite dans le corps par les combustions organiques ; on ne peut donc tirer à cet égard de conclusions exactes qu'en faisant entrer en ligne de compte la déperdition de chaleur.

L'élévation de la température est le produit de facteurs multiples et en partie divergents ; aussi l'application théorique immédiate des conditions thermiques à la pathologie est presque nulle, et tous les efforts tentés dans cette voie sont restés infructueux. D'après cela il semblerait qu'un écart de

température ne pourrait indiquer en général qu'un désordre quelconque dans l'organisme, et que toute déduction tirée de l'élévation thermique serait fautive ou prématurée.

Or l'expérience démontre le contraire.

Le résultat le plus important des observations thermométriques n'est donc atteint qu'au moment où l'on réussit à découvrir par la voie expérimentale, que les modifications de la température dans les maladies sont fondées sur une loi. La valeur de la thermométrie pathologique ne devient considérable que lorsque des expériences innombrables montrent d'une façon irréfutable que ces modifications petites et en apparence insignifiantes du phénomène isolé sont subordonnées à des règles rigoureuses.

Car le fait suivant, à savoir que le corps d'un homme malade est plus chaud ou plus froid, à l'état de santé, a une signification beaucoup plus importante que celle qui résulte de l'observation qu'un individu pèse plus ou moins, qu'il se sent fort ou faible, qu'il tousse fréquemment ou à de rares intervalles, qu'il a le sommeil long ou court, qu'il se plaint de douleurs plus ou moins vives ; sous beaucoup de rapports, la déviation de la température est dans une connexion étroite avec des processus très-répandus dans l'organisme.

En découvrant ces lois et ces rapports de corrélation, la thermométrie ouvre à la pathologie un nouveau champ dans lequel on avait vainement cherché à pénétrer par d'autres voies et qui avait été généralement considéré par les uns comme inaccessible et que d'autres, après tant d'inutiles efforts et de tentatives infructueuses, avaient regardé comme chimérique : nous voulons parler du domaine des *normes morbides* ou pour mieux dire de la *thermonomie pathologique*.

Mais il se présente une difficulté dès que l'on veut abstraire les règles de la thermonomie pathologique et les appliquer à l'étude d'un cas isolé : c'est la suivante :

Dans les états pathologiques, les écarts de la température résultent souvent du processus morbide seul ; - d'autres fois

des effets momentanés et accidentels viennent s'y joindre dans l'organisme malade. Cette difficulté, qui peut prendre de grandes proportions, est vaincue par la multiplicité des observations et par un examen judicieux et approfondi.

Une fois ces obstacles surmontés, la thermométrie peut mener à des théories toutes nouvelles sur un grand nombre de maladies et entraîner ainsi une rénovation radicale de la pathologie tout entière.

3. Les considérations qui précèdent font clairement ressortir quel doit être l'objet de la thermométrie :

Elle constitue un élément essentiel et primordial de l'observation clinique.

Elle est nécessaire toutes les fois qu'il existe des variations de température, indispensable dans beaucoup de cas douteux ; c'est enfin dans presque toutes les maladies un précieux adjuvant.

Le médecin qui veut soigner des fébricitants sans avoir connaissance des premiers linéaments de la thermométrie et sans mesurer la température de ses malades, est pareil à l'aveugle qui chercherait à s'orienter sans guide dans sa route.

Avec beaucoup d'exercice et un grand jugement, il finira peut-être aussi par retrouver son chemin, mais il se trompera le plus souvent et, en tous les cas, ce ne sera qu'après de longs efforts qu'il parviendra à atteindre incomplètement ce qui se révèle d'emblée à tout autre.

Mais la thermométrie ne doit pas s'en tenir là. Il faut qu'elle indique les lois qui régissent l'évolution des maladies, et ce n'est qu'après avoir rempli cette tâche, après s'être ainsi transformée en thermonomie, qu'elle pourra résoudre, si faire se peut, le premier problème qui est d'abord purement pratique.

4. Après avoir jusqu'ici essayé de montrer la signification de la thermométrie, telle qu'elle ressort de la nature des

choses, il n'est peut-être pas superflu de rappeler maintenant quelques applications immédiates et pratiques de cette méthode de recherches.

a. La température normale du corps humain n'est pas en elle-même le signe certain de la santé, mais si cette température se maintient normale sous différentes influences, c'est-à-dire la température normale constante peut être considérée comme la preuve d'une constitution saine.

Qu'un individu sain se nourrisse bien ou mal, qu'il ait faim ou qu'il digère, qu'il boive de l'eau ou des boissons excitantes, que ses intestins soient à l'état de réplétion ou de vacuité, qu'il reste en repos ou qu'il fasse des mouvements, de l'exercice, des efforts ; que son esprit soit inactif ou occupé, etc... sa température restera à peu près la même, tant que les conditions précédemment énumérées n'entraînent pas de dérangement de sa santé.

L'administration d'un médicament, la saignée elle-même n'exercent pas d'influence appréciable sur la température, tant que la santé n'est pas altérée. En pareils cas, on n'observe que de très légères variations de quelques dixièmes de degré. Par conséquent, plus la température normale d'un individu reste constante et invariable, dans les conditions les plus différentes de la vie et sous les influences les plus diverses, moins on doit s'inquiéter de l'état de sa santé.

b. En pratique, il se présente maintes fois des circonstances où il est utile et nécessaire même de s'assurer si un individu est réellement malade ou tout au moins indisposé. — Or l'examen thermométrique, en révélant un certain écart de la température, prouve plus vite que tout autre mode d'exploration l'existence d'un dérangement.

Par ce moyen, nous possédons un signe objectif, facile à percevoir et d'une valeur sans égale dans certaines circonstances.

Un malade se plaint-il de douleurs vagues, de malaises indéfinissables ; si l'on trouve chez lui une température anor-

male, on sait déjà *a priori* que ses souffrances ne sont ni simulées ni exagérées et que son état doit appeler l'attention du médecin.

Si, d'autre part, on constate un écart de température chez des hommes qui prétendent et affirment énergiquement n'être plus malades ou qui, au déclin de leur maladie, se considèrent comme guéris complètement, on peut positivement assurer qu'il existe encore chez eux un trouble de la santé ou que le rétablissement n'est pas encore radical et parfait.—Il n'y a pas seulement que le médecin qui puisse se laisser guider par ce signe, mais le malade lui-même comprendra ainsi que les soins lui sont encore nécessaires.

c. Dans bien des cas, il ne s'agit pas seulement de savoir s'il existe un trouble morbide et quelle est sa nature, mais en même temps quels sont le degré et l'importance de la maladie.

Très fréquemment, l'observation thermique fournit en pareille circonstance un moyen qui surpasse en précision tous les autres. Trouve-t-on une température normale, on peut être rassuré sur la gravité du cas, abstraction faite, bien entendu, d'une affection purement locale.

Si, au contraire, l'écart thermique est considérable, on doit tenir le cas pour sérieux. De cette façon, le thermomètre devient un moyen aussi sûr que précieux de juger le degré de gravité ou de bénignité de la maladie. Pour ne citer qu'un exemple :

Dans les maladies des jeunes enfants qui donnent souvent lieu à des interprétations différentes, le médecin, tantôt cédant à de pressantes instances, a recours à une médication inutile, tantôt néglige d'intervenir en temps opportun ou, du moins, manque d'appliquer la méthode abortive si nécessaire au début des maladies graves. Le thermomètre peut aussi bien indiquer que le cas est bénin qu'il peut annoncer la prochaine invasion d'une maladie grave. Confié aux mains de parents intelligents, cet instrument peut servir d'utile

criterium pour savoir s'il est nécessaire d'appeler immédiatement un médecin ou si sa visite peut encore être remise.

Souvent c'est la température qui, à elle seule, révèle les troubles latents sérieux ou légers. — Une indisposition qui s'accompagne d'une élévation considérable de température n'est jamais à négliger, car elle masque d'ordinaire le début d'une maladie grave.

d. Quand la maladie est assez développée, parfois même dès les premiers jours, l'observation thermométrique suffit, à elle seule, dans beaucoup de cas, pour faire diagnostiquer avec certitude le genre de la maladie. Plus fréquemment encore, elle permet d'exclure avec une rigoureuse certitude des formes morbides indiquées par les autres symptômes, ou bien elle peut servir à éclaircir des cas douteux. Il n'y a point de moyen de diagnostic plus riche en données positives ; il n'en est pas de meilleur pour rectifier les erreurs commises.

Si l'on a sous les yeux le tracé graphique de l'évolution thermique de la maladie, on peut encore déterminer avec la plus grande précision l'espèce morbide dans la plupart des affections fébriles, en suivant ainsi sur le papier la marche de la maladie. — Nous verrons dans la suite combien la thermométrie contribue puissamment à résoudre les questions en litige et comment, d'un seul coup d'œil jeté sur un tracé thermométrique, on peut poser un diagnostic.

e. Mais ce n'est pas seulement au diagnostic nosologique que doit s'arrêter le clinicien. Il est encore une foule de modalités pathologiques dont il doit tenir compte, telles que : la transition d'un stade à un autre, le moment des exacerbations et des rémissions, l'apparition des complications, l'intensité de la maladie, l'imminence du danger ; toutes questions non moins importantes à résoudre.

La thermométrie est, en pareil cas, le guide le plus prompt et le plus sûr.

f. Tant que dans le cours d'une maladie qui est en elle-même susceptible de guérison, la marche de la température

correspond au type morbide, le médecin peut compter presque sûrement sur une issue favorable et s'épargner ainsi beaucoup d'autres recherches : au contraire, dès qu'il se présente un écart extraordinaire dans la température, c'est un avertissement important et souvent le premier indice, il exige une recherche soigneuse des causes de l'irrégularité et aide souvent à découvrir des troubles qu'on n'aurait pas soupçonnés sans lui.

g. A la période de décroissance, la marche de la température est aussi le plus sûr moyen de distinguer une amélioration réelle d'un amendement trompeur et de reconnaître la guérison sous les dehors d'une aggravation apparente.— Si tous les phénomènes s'amendent sans que la température subisse de notables abaissements, la guérison est encore bien lointaine. D'un autre côté, les approches d'une solution favorable sont parfois accompagnées de symptômes si alarmants, et l'on serait tenté de croire à cette impression décevante si les indications précises fournies par la température ne venaient annoncer d'une façon formelle le début de la convalescence.

h. Les observations de la température sont de la plus grande valeur pour contrôler l'intervention thérapeutique. Il est extrêmement difficile de rendre manifeste l'utilité d'une médication dans les maladies aiguës qui, si souvent guérissent spontanément ; or la température est le meilleur critérium de l'utilité ou de l'inefficacité des agents thérapeutiques mis en usage.— Elle peut faire reconnaître qu'une médication a eu un commencement d'effet salutaire, alors même que l'issue de la maladie aurait été fatale. — On ne peut juger et apprécier sainement la valeur des méthodes de traitement des maladies fébriles qu'en les faisant contrôler par la thermométrie.

Ces exemples doivent nous suffire ; il serait aisé, du reste, de les multiplier ; mais en entrant ultérieurement dans les détails des différentes conditions on verra ressortir, sur tous

les points et de la façon la plus lucide, l'utilité pratique de cette nouvelle méthode d'examen.

i. Il faut avouer cependant que beaucoup d'entre ceux qui conviennent volontiers de l'utilité de la thermométrie dans la clinique et dans la pratique nosocomiale, sont d'avis qu'elle est extrêmement difficile ou même absolument inapplicable dans la clientèle privée.

Le nombre des sceptiques a considérablement diminué dans ces derniers temps, à la suite des nombreux essais entrepris par des praticiens autorisés qui ont ainsi prouvé que la thermométrie était praticable même dans la clientèle privée. Tous, aujourd'hui, s'accordent à reconnaître que les mensurations ne présentent aucune difficulté, et que la dépense pour les instruments est tout-à-fait insignifiante.

Nous montrerons dans le chapitre suivant, à propos de la technique thermométrique, que le temps consacré à ces recherches peut être tellement diminué que le médecin même le plus occupé pourra y avoir recours.— Il n'est pas nécessaire que le médecin mesure lui-même la température à chaque visite qu'il fait à ses malades. Jusqu'à un certain point même, la thermométrie lui fera plutôt économiser du temps, en lui fournissant, à l'aide d'un seul signe, des données qui pourraient à peine être acquises par un long examen et des recherches plus étendues. Il est même permis de dire que si la percussion et l'auscultation pratiquées avec soin peuvent, dans beaucoup de cas, dispenser de tout autre moyen d'exploration; de même le médecin, qui aura acquis une grande expérience de la thermométrie, pourra bien souvent déduire des conclusions qui auraient complètement échappé à celui qui n'est pas versé dans cette matière.

Les difficultés inhérentes aux malades, que plusieurs médecins se complaisent à invoquer, sont sans fondement. N'a-t-on pas jadis adressé la même objection à l'auscultation et à la percussion? Aujourd'hui on sait bien que la grande majorité des malades sont mécontents si l'on n'applique pas ces

moyens d'exploration, tant le public est convaincu de leur nécessité.

Aussi, les malades s'intéressent-ils vivement à la thermométrie qui ne présente à leurs yeux aucun inconvénient, et ne peut en aucune façon blesser leur pudeur.— Ils puisent même de la confiance dans l'exactitude des résultats qu'elle fournit et de l'espoir dans les chances favorables que la décroissance thermique leur fait présager. Partout où le thermomètre est entré dans la pratique médicale, il est promptement devenu populaire et n'a jamais trouvé dans son application aucune résistance de la part du public.

Toutefois, pour que la thermométrie soit réellement utile, il faut commencer par examiner les procédés auxquels on doit avoir recours pour obtenir, en clinique, des résultats positifs, certains et authentiques; en outre, on doit connaître auparavant les données fournies par l'examen des conditions de la température à l'état hygie.—(*De la température dans les maladies par le Docteur C. A. Wunderlich.*)

Cet extrait de l'ouvrage ci-dessus devra engager les médecins à se le procurer. L'auteur est Allemand et professeur de clinique médicale à l'Université de Leipzig; mais son livre a été traduit en français par T. Labadie. Lagrave interne lauréat des hôpitaux de Paris, Chevalier de la Légion d'Honneur. Le Dr. Jaccoud, dans son introduction, "a tenu, dit-il, pour un honneur de présenter sa traduction au public médical français, y voyant une occasion de servir la cause du progrès, en affirmant une fois de plus l'admirable puissance de la nouvelle arme clinique. La thermométrie clinique est le plus grand progrès pour lui qui ait été réalisé depuis la découverte de l'auscultation et de la percussion. Ces trois méthodes s'adressent à des éléments pathologiques différents, deux d'entre elles éclairant les conditions organiques locales, la troisième, révélant les conditions vitales du malade; elles se complètent donc l'une l'autre sans pouvoir se suppléer; leur réunion, permettez-moi cette image, représente et constitue l'arsenal du clinicien."

OBSERVATIONS SUR L'OCCLUSION DU VAGIN.

PAR

W. H. HINGSTON, M.D.

Cas rapporté par M. G. L. La Forest. B. M. V.

Il n'est guère de médecin qui ne soit, de temps à autre, consulté par de jeunes filles chez lesquelles les menstrues n'ont point fait leur apparition à l'âge ordinaire et sont encore absentes. Le plus souvent ces personnes sont faibles et anémiques ; elles éprouvent de la céphalalgie, des douleurs dans le dos ou dans la région hypogastrique, etc. Dans d'autres cas, elles peuvent offrir les symptômes de la pléthore. Mais il arrive parfois que le retard dans l'établissement du flux menstruel ne saurait être attribué ni à l'état pléthorique, ni à la pauvreté ou à la diminution du liquide sanguin ; tous les organes à l'exception de l'utérus fonctionnent évidemment d'une manière normale ; un équilibre satisfaisant règne dans l'économie. Cependant la menstruation, qui, dans ces conditions physiologiques, aurait dû avoir lieu, n'est pas encore apparue.

Le médecin doit alors, tout naturellement, soupçonner l'existence de quelque défaut organique, de quelques vices de conformation tels que l'absence des ovaires ou de l'utérus, l'imperforation de la membrane hymen, ou encore l'occlusion du vagin, etc.

Comme en ce moment, messieurs, vous avez l'avantage d'observer dans mon service, un de ces cas, si rares et si intéressants, je crois devoir en faire le sujet de mes observations aujourd'hui, en mettant à contribution les notes que M. G. L. La Forest a bien voulu recueillir concernant l'histoire du cas.

“ Delle Délima C..... âgée de dix-sept ans et neuf mois, entrant à l'Hôtel-Dieu le 23 janvier 1879, se disant malade depuis trois ans. Le 6 janvier 1876, elle avait ressenti un malaise général accompagné de pesanteur et de douleur dans le bas ventre. Quelques jours plus tard, un médecin ayant

été appelé auprès d'elle, constata qu'elle souffrait d'une rétention d'urine ; elle n'avait pas uriné depuis plus de soixante heures. Il pratiqua le cathétérisme et la patiente en éprouva un grand soulagement. Toutefois le même malaise, la même douleur et la même pesanteur à l'hypogastre continuèrent à subsister. Plus tard, aux mois de juin et août de la même année,—elle eut de nouveau une rétention d'urine et l'on fut encore obligé dans ces deux cas de faire usage du cathéter.

Depuis cette époque jusqu'au mois de novembre 1877, c'est-à-dire durant à peu près quinze mois, la jeune fille demeura dans un état de santé assez satisfaisant, quoique néanmoins elle accusât de temps à autre des douleurs, surtout aux périodes correspondant aux menstrues.

Le 10 novembre 1877, la malade fut obligée de garder le lit. On fit appeler le Dr. Hingston qui la vit alors pour la première fois.

L'ayant examinée, le docteur reconnut qu'à la place du vagin il n'y avait qu'une petite cavité en forme de cul-de-sac et d'à peu près un demi pouce en profondeur. Le fond de ce cul-de-sac était formé d'une membrane très épaisse, offrant à sa partie centrale une petite ouverture qui permettait difficilement l'introduction d'un stylet très fin.

Le docteur fit alors, en suivant la direction ordinaire du vagin, une incision d'un peu plus d'un pouce en profondeur ; continuant ensuite l'opération au moyen du doigt il réussit à établir un espèce de canal entre le rectum et la vessie. Quelques jours après pour aider l'opération, il introduisit dans l'ouverture qu'il avait pratiquée une éponge comprimée préalablement trempée dans une solution de gomme arabique. Cependant il lui fallut ici suspendre le traitement : une fièvre intense venait de se déclarer. On en était alors au mois de décembre 1877, et jusqu'au printemps suivant, la patiente eut à lutter contre un état fébrile des plus fâcheux.

Durant ce laps de temps, à chaque visite qu'il fit à

la malade, le Dr. Hingston, ne put toujours que donner invariablement un pronostic très défavorable. Car souvent le pouls battait jusqu'à 130 et le thermomètre marquait même 104°. Le frisson et la fièvre, tous deux d'une durée et d'une intensité irrégulières se succédaient constamment.

Pendant tout le cours de l'été dernier, le Dr. Hingston perdit la malade de vue. Et lorsque celle-ci revint de nouveau se mettre sous ses soins, il trouva que le canal qu'il 'avait pratiqué était presque complètement oblitéré ; il ne restait plus qu'un passage très étroit qui laissait écouler dix à douze onces de pus par jour. Ce pus était d'une fétidité extrême, telle qu'en faisant usage de Bromo-chloral et d'acide carbolique, le Dr. ne réussissait guère à se désinfecter les doigts qui avaient servi à l'examen.

La santé de la jeune fille s'étant néanmoins améliorée, le chirurgien se décida à reprendre l'opération. Comme il existait une ouverture suffisante pour permettre l'entrée d'un cathéter No. 4, il n'eut pas recours au couteau. Il employa de préférence le *laminaria digitata* (sea-tangles) et des bougies de volumes divers avec lesquelles il parvint, en moins de trente jours, à donner au conduit vaginal qu'il avait ouvert un diamètre à peu près normal.

Ce n'est que lorsque le dernier vestige de l'atrésia fut effacé qu'on put constater d'une manière positive la présence de l'utérus. Aujourd'hui cet organe est mis en communication avec l'extérieur, et le conduit vaginal, qui a cessé de fournir ce pus si abondant et en même temps si offensif, peut maintenant répondre aux fins pour lesquelles il a été formé ; car l'écoulement menstruel se fait régulièrement.....

Messieurs, vous devez reconnaître, d'après les détails que je viens de vous soumettre, combien sont grands les risques auxquels les patientes sont exposées dans des opérations d'une nature aussi sérieuse. Il y a quelques années je publiais un cas semblable dans lequel la personne faillit périr par

hémorrhagie ; et aujourd'hui c'est une inflammation sub-aiguë et une suppuration abondante suivie d'une fièvre d'un caractère typhoïde qui, pendant plusieurs mois, menacent les jours de la malade.

Lorsqu'on se rappelle d'ailleurs qu'une simple incision de l'hymen, dans les cas de rétention des menstrues, due à l'imperforation de cette membrane n'est pas sans présenter de dangers, l'on doit concevoir facilement le risque qu'il y a en opérant dans un cas tel que celui dont je viens de vous entretenir.

En terminant, je vous conseillerais messieurs de ne jamais entreprendre une opération de cette gravité sans représenter à la malade toute l'étendue du danger auquel elle s'expose.

NECROLOGIES.

Un des hommes qui honoraient le plus la profession médicale vient de lui être enlevé ; M. le professeur Tardieu a succombé, le 11 janvier dernier, à la maladie dont il était atteint depuis quelques jours. M. le docteur Ambroise Tardieu, membre de l'Institut et professeur à la Faculté de médecine de Paris, était né à Paris, le 10 mars 1818 ; il était fils d'un graveur-géographe et fit ses études au collège Charlemagne. Il fut reçu docteur en 1843, puis fut successivement médecin en chef de l'hôpital Lariboisière, membre du comité de consultation et d'hygiène publique, expert près la cour d'appel de Paris, suppléant et ensuite professeur du cours de médecine légale à la Faculté, et doyen de la Faculté de médecine. M. Tardieu était Commandeur de la Légion d'Honneur. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de médecine. Sur la Médecine Légale il nous a laissé : " Etude médico-légale et clinique sur l'empoisonnement." " Etude médico-légale sur l'avortement." " Etude médico-légale sur l'infanticide." " Etude médico-légale sur la pendaison, la strangulation."

“ Question médico-légale de l'identité dans ses rapports avec les vices de conformation des organes sexuels, ” et de plus un manuel de pathologie et de clinique médicales.

Mais c'est principalement comme médecin légiste que M. Tardieu s'était fait une grande réputation.

— On annonce encore la mort subite de M. Chauffard, professeur à la Faculté de médecine, qui a succombé à la rupture d'un anévrisme. M. Paul-Emile Chauffard avait été reçu docteur en 1846, puis agrégé de la Faculté de Paris en 1857. Il avait d'abord succédé à son père comme médecin en chef des hôpitaux d'Avignon. Peu après son arrivée à Paris, il fut nommé médecin de l'hôpital des Enfants, puis médecin de la Maison municipale de santé, et enfin professeur à la Faculté. Il était membre de l'Académie de médecine depuis plusieurs années. Il laisse divers ouvrages spéciaux.

M. Chauffard n'avait pas toujours su s'attirer les sympathies des étudiants qui fréquentent les cours de la Faculté, et l'on se rappelle l'effervescence que son cours causa à plusieurs reprises à l'École de médecine.

J. G. BIBAUD, M.D.

VISITES ET CONSULTATIONS,

EN VILLE ET A LA CAMPAGNE

HEURES DE BUREAU :

De 8 à 9 hrs. A.M. De 12½ à 2 hrs., et de 5 à 8 hrs. P.M.

NO. 30, RUE ST. DENIS, MONTRÉAL.